Épistolières florentines des XIV^e-XV^e siècles

Women Letter Writers in Florence (XIVth-XVth centuries)

Christiane Klapisch-Zuber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10540>

DOI : 10.4000/clio.10540

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 129-147

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christiane Klapisch-Zuber, « Épistolières florentines des xiv^e-xv^e siècles », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 06 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10540>

Regards complémentaires

Épistolières florentines des XIV^e-XV^e siècles

Christiane KLAPISCH-ZUBER

Faisant écho aux femmes du haut Moyen Âge – Dhuoda au IX^e siècle, Roswitha au X^e, Hildegarde de Bingen au XII^e –, qui toutes protestent de leur fragilité et de leur inaptitude à l'écriture, leurs congénères de la Renaissance, en Italie, peinent à surmonter leur timidité et leur maladresse à l'écritoire. Cette inhabileté qu'elles allèguent alors même qu'elles écrivent demande quelque rapide contextualisation. Comme l'a excellemment montré l'étude de Duccio Balestracci sur les niveaux d'écriture dans les campagnes siennoises du XV^e siècle¹, l'Italie communale, à la fin du Moyen Âge, voit coexister un large usage du document écrit dans la sphère privée et un taux relativement élevé d'analphabétisme². Pour remédier à cette situation contradictoire, le recours à la délégation d'écriture est normal³. La délégation est une solution qui touche tous les étages de la société : elle est pratiquée dans le *contado* siennois où le paysan possédant un cahier sollicite l'intervention de ses relations plus alphabétisées quand il veut y noter quelque contrat ou engagement ; elle est naturelle dans les cours seigneuriales et princières où pullulent les subordonnés maniant la plume et épargnant aux maîtres parfois analphabètes et aux nobles

¹ Balestracci 1984 et 2004. Les traductions de citations de l'italien sont de moi (CKZ).

² Petrucci 1979a.

³ Miglio 2000.

dames l'effort de l'écriture ; elle se repère même dans les monastères, où les religieuses pratiquent plus largement l'écriture, mais où il arrive que l'abbesse recoure aux services d'une compagne plus compétente⁴. Les femmes, en particulier, dictent plus souvent qu'elles n'écrivent de leur main. La délégation d'écriture s'impose en particulier aux épouses dans l'aristocratie urbaine et les milieux d'affaires, où les hommes possèdent le pouvoir d'écrire et en usent quotidiennement tout en confinant leurs épouses et leurs filles dans l'enceinte domestique : selon une opinion solidement établie, l'écriture leur y serait inutile.

En Toscane, les textes de plume masculine abondent, non seulement dans le domaine des affaires publiques dont les femmes sont de toutes les façons exclues, mais dans les affaires privées dont la gestion et la consignation reviennent sans hésitation à la plume du maître de la maison. Aussi, dans les papiers de famille des milieux marchands, où tous les hommes sont passés par des cursus suffisamment spécialisés pour leur permettre de tenir livres de comptes et mémoires de famille⁵, les témoignages d'une intervention écrite des femmes sont-ils très rares. Les filles et les femmes de notables urbains ne vont guère au-delà de l'apprentissage du déchiffrement des lettres, sous la conduite de leur mère ou d'une religieuse quand elles sont confiées à un monastère jusqu'à leur mariage : ces rudiments leur sont consentis afin qu'elles sachent déchiffrer leur psautier ou quelque pieuse lecture, suivre les offices et dire leurs prières⁶.

Découragées d'écrire et même de lire depuis leur enfance, regardées avec suspicion par les hommes de leur entourage et leurs directeurs de conscience si elles s'obstinent à le faire, recevant tout au plus sur leurs sept ans un « petit livre de femme », psautier ou livre d'heures⁷, quand leurs frères se voient assigner au même âge un « Donadello », le *Donatus* abrégé qui les ouvre à des rudiments de

⁴ Miglio 2000.

⁵ Bérard Cazalé & Klapisch-Zuber 2004 ; Hayez 2005.

⁶ Klapisch-Zuber 1984 ; Miglio 1989.

⁷ Le « libriccino da donna » figure plus régulièrement dans les trousseaux.

latin, les femmes sont cantonnées dans un semi-alphabétisme sans grand espoir de développement.

Il subsiste toutefois quelques correspondances féminines particulièrement étoffées dont les recueils ont été publiés depuis le XIX^e siècle. Les exemples les plus illustres sont les 73 lettres qu'écrivit Alessandra Macinghi à ses fils exilés de Florence entre 1447 et 1470⁸, ou les 243 lettres et billets, plus récemment édités, envoyés entre janvier 1384 et janvier 1409 par Margherita Datini à son époux Francesco di Marco, le célèbre « marchand de Prato »⁹. Alessandra, devenue prématurément veuve du marchand humaniste Matteo Strozzi, était restée à Florence pour sauver ce qu'elle pouvait de la fortune familiale, et cette responsabilité l'obligea à pratiquer un échange épistolaire très nourri avec ses fils établis à Naples ou aux Pays-Bas ; Margherita, de son côté, suppléait, dans l'administration des biens de Prato et des alentours, un époux trop occupé par ses sociétés commerciales pour être souvent présent. Plus récemment, l'édition de la correspondance de Lucrezia Tornabuoni, la mère de Laurent le Magnifique, a révélé quelque 34 lettres sous son nom sur un ensemble de près de 500 missives de son *carteggio*, dont l'essentiel consiste en demandes d'interventions, de recommandations et d'aides financières¹⁰.

Dans les dernières décennies, les constatations qui étaient répétées à satiété sur la difficile émergence des femmes dans le monde de l'écrit se sont affinées grâce aux études menées par les paléographes, au premier chef par Armando Petrucci¹¹ et Luisa Miglio. En scrutant la graphie d'ensembles cohérents de lettres souscrites par des Florentines, tels que la correspondance de Lucrezia Tornabuoni¹² et d'autres femmes Médicis¹³, très souvent inédites comme celles des

⁸ Macinghi negli Strozzi 1877 et 1987. Manquent les années 1452-1458 et 1466-1468, après le retour d'exil des fils. Voir aussi l'édition en traduction allemande par Doren 1927. Sur ces Strozzi, cf. Crabb 2000.

⁹ *Lettere di Margherita Datini* 1974-1976. Sur Francesco Datini, voir Origo 1957. Les lettres envoyées par Francesco di Marco à sa femme ont fait l'objet d'une autre publication : *Lettere di Francesco Datini* 1990.

¹⁰ Salvadori 1986 et 1993.

¹¹ Petrucci 1979b.

¹² Miglio 1995.

¹³ Miglio 1995.

femmes Acciaïoli¹⁴ ou des religieuses Médicis¹⁵, Luisa Miglio envisage autrement les problèmes de l'accès des femmes à l'écriture. Pour elle, la question centrale porte sur le caractère autographe de ces lettres, dont dépendent les conclusions qu'on peut tirer sur les progrès de l'alphabétisation des femmes et sur les traits spécifiques d'une écriture féminine. Pour juger de cette autographie, L. Miglio souligne qu'il faut disposer d'ensembles épistolaires cohérents, souscrits par ou au nom d'un même individu, afin de pouvoir comparer les graphies du texte d'une lettre à l'autre, les signatures et souscriptions entre elles, et les textes aux signatures.

Il ressort de ce type d'étude – un travail méticuleux qui doit se conduire cas par cas, ligne par ligne, mot après mot – que beaucoup des lettres écrites sous le nom d'une femme ne sont pas autographes : des 34 lettres émanant de Lucrezia Tornabuoni, une poignée seulement, six au total, peuvent être dites sans hésitation de sa main. Le doute sur le caractère autographe frappe beaucoup d'autres ensembles de lettres féminines. Même Alessandra Macinghi negli Strozzi, dont les éditeurs proclament l'autographie, avoue en 1448 qu'en l'absence de son plus jeune fils, Matteo, elle s'est sentie bien seule, « il me semblait être toute gauche sans lui, et puis il m'écrivait toutes mes lettres »¹⁶. Chez les Médicis, peu de femmes se distinguent au XV^e siècle par leurs aptitudes graphiques et le recours à des plumes déléguées est fréquent¹⁷. Les femmes Acciaïoli, une autre grande famille florentine, ne se voient pas dispenser la même éducation que leurs frères et restent des semi-alfabetizzate à l'écriture empêtrée¹⁸ : restent, ou redeviennent ? En 1396, le notaire Lapo Mazzei ami des Datini admire que Margherita écrive elle-même ses lettres : « On me dit que vous avez bien appris [à écrire] ; chose étonnante à l'âge que

¹⁴ Miglio 1989.

¹⁵ Miglio 1999. Les lettres féminines ne sont qu'une infime partie des correspondances recélées par le fonds *Mediceo avanti il principato* (MAP) à l'Archivio di stato de Florence, qui contient des milliers de lettres masculines.

¹⁶ Lettre du 8 novembre 1448, publiée indépendamment par Isidoro Del Lungo (Macinghi negli Strozzi 1892) et ajoutée en appendice à la réédition anastatique Macinghi negli Strozzi 1972 et aux rééditions ultérieures.

¹⁷ Miglio 1995.

¹⁸ Miglio 1989.

vous avez [environ quarante ans], où les autres femmes d'ordinaire l'oublient ! »¹⁹.

Pour Luisa Miglio, la graphie des lettres autographes de femmes se caractérise par

l'inconstance du module, la difficulté à suivre l'alignement, le manque de liens entre les lettres, la pauvreté en éléments subsidiaires – ponctuation, abréviations, majuscules – et par le chaos orthographique [...], ce qui laisse apparaître, plus qu'une éducation niée, une éducation 'autre', différente, séparée²⁰.

Les femmes ne sont pas totalement tenues en marge de l'univers graphique, mais leurs correspondances témoignent « d'une alphabétisation réduite, quoique adaptée à l'exigence élémentaire de communiquer et s'exprimer »²¹.

La prudence s'impose donc dans les conclusions qu'au vu de l'attribution d'une lettre à une femme, et si l'on ne tient pas compte des capacités graphiques de son auteure, on est tenté de tirer sur le niveau de culture des expéditrices, la spontanéité de leur expression, les caractéristiques stylistiques et littéraires de leurs lettres. Les « délégués d'écriture » des XIV^e-XV^e siècles et, par la suite, les secrétaires formés aux règles du bien écrire, sont des filtres qui risquent de suggérer ou d'imposer à la femme qui leur dicte une lettre leurs propres manières de voir et de s'exprimer, voire, quant aux seconds, les normes de style et de composition qui se fixent et se généralisent au XVI^e siècle mais auxquelles restent largement étrangères les femmes qui s'expriment en langue vulgaire.

Les travaux les plus récents soulignent toutefois l'importance de la volonté d'écrire chez des femmes qui n'en ont pas acquis tous les moyens et ont conscience de leur balourdise, mais vont néanmoins de l'avant et s'approprient lentement, par leurs lettres aux caractères mal formés et dansants ou par celles que d'autres écrivent pour elles, un territoire aux frontières grammaticales et lexicales indécises²².

¹⁹ Mazzei 1880 : II, 182.

²⁰ Miglio 1995 : 100.

²¹ Miglio 1995 : 99-101.

²² Nico Ottaviani 2006 ; Zarri 1999 ; Caffiero & Venzo 2007.

Les femmes qui prennent la plume invoquent plus d'une fois l'effort et la fatigue que leur apporte leur besogneuse écriture. Ces désavantages sont compensés par la conscience qu'elles ont de communiquer directement leurs soucis voire leurs émotions. Prenons maintenant un exemple beaucoup moins connu que les dames plus haut citées, celui d'une femme énergique qui ne s'en laisse pas conter, comme Alessandra, et qui, comme Margherita, doit suppléer un mari absent. Le dossier se situe dans les dernières décennies du XIV^e siècle, dans la classe marchande de Florence, et concerne une épouse, mère de sept ou huit enfants quand elle a atteint la quarantaine et quand nous la saisissons dans son œuvre d'épistolière²³.

Née Guidalotti, cette Monna Dora – « Madame » Dora – est l'épouse de Francesco di Jacopo del Bene²⁴. Les époux viennent tous deux de familles riches, qui investissent dans les différentes industries florentines, surtout dans la laine, et qui accumulent des biens fonciers dans les environs de Florence. Comme son père, Francesco participe activement au gouvernement communal et occupe des fonctions importantes jusqu'après le Tumulte des Ciompi (1378). Pour avoir pris parti pour Michele di Lando, le dirigeant populaire, et le gouvernement qui est issu du Tumulte, il est exilé de 1383 à 1391 et rentre à Florence pour y mourir peu après.

Les Del Bene ne sont pas un vaste lignage mais le fonds de leurs archives est bien conservé. Il contient de très nombreux livres de comptes et de *ricordanze*²⁵, dont certains remontent à la fin du XIII^e siècle, ainsi que des correspondances émanant des hommes de la famille. Documentation offrant un bel exemple de la solidarité qui maintient longtemps les frêrèches après la mort du père, de la collaboration entre oncles et neveux, mais aussi entre les cousins

²³ Selon un schéma biographique bien classique dans la société florentine, elle sera veuve la cinquantaine venue (1394) et survivra dix-sept ans à son mari.

²⁴ Sur ce personnage cf. Hoshino 1966-1968. Francesco est né vers 1329 et épouse Dora en 1356. Sur les différents Del Bene de sa lignée, voir Marsini 1988 et Klein 1988.

²⁵ Sur cette littérature des « livres de famille », cf. Bérard Cazalé & Klapisch-Zuber 2004.

germain et leurs descendants. Un bloc de lettres familiales ou officielles date de la période de six mois où Francesco di Jacopo occupe l'important poste de vicaire d'une circonscription du *contado* florentin (1^{er} semestre 1381)²⁶. Les cousins Del Bene restent encore assez proches pour traiter de concert leurs alliances matrimoniales. Il s'agit alors de trouver des partis honorables pour une nièce et un neveu de Francesco, Caterina et Amerigo, qu'il a recueillis et élevés depuis la mort d'un frère cadet en 1366²⁷, et pour une fille qu'il a eue de Dora, Antonia. Beaucoup des lettres qui lui sont adressées par son cousin germain Giovanni di Amerigo ou par différents amis et proches de la famille relatent les approches précautionneuses des familles de partis potentiels et les négociations sur les dots et leurs garanties, les dates des cérémonies, les parures des mariées, les cadeaux à faire ou recevoir, toutes manœuvres qui suscitent maints allers et retours entre la ville et la province²⁸. C'est dans ce climat de discussions autour du destin des filles et garçons de la famille que Monna Dora vient jeter son grain de sel.

Parmi les quelque 400 lettres de ce dossier de correspondances, le chercheur tombe en effet sur un petit trésor d'une vingtaine de lettres et billets qu'elle a souscrits. Treize sont adressés à son mari au printemps 1381²⁹, six, plus tardives, à ses fils Messer Ricciardo, un juriste, et Borgognone (1386, 1392-1394)³⁰. Née autour de 1340 parce que mariée en 1356 probablement à l'âge accoutumé de seize ou dix-sept ans³¹, elle est donc âgée d'une quarantaine d'années quand elle intervient dans les délicates opérations menées par les hommes Del Bene et les amis de la famille. Tous ces messieurs sont très engagés

²⁶ Archivio di Stato, Florence (abr. ASF), *Carte Del Bene* (abr. DB) 51, n°1-92, 207-279, 390-392.

²⁷ On note qu'Amerigo s'adresse à Francesco comme à son « père » et signe souvent « Amerigo di Francesco ».

²⁸ Brucker 1980 : 253-257 publia quatre de ces lettres touchant aux négociations de ces mariages.

²⁹ ASF, DB, 49, n°131, 183, 186, 188, 191, 194, 196, 197, 200, 204, 205, 207, 221, 222.

³⁰ ASF, DB, 49, n°235, 253, 271, 272, 273, 302.

³¹ Monna Dora donne au moins sept enfants, peut-être huit, à Francesco. Les livres de Francesco sont moins diserts que ceux de son père ou de son fils Ricciardo sur leurs descendance respectives et les dates de naissance de ses enfants.

dans les négociations concernant Caterina et Amerigo, mais il y aussi Antonia, qui est en âge de convoler. C'est le problème qui agite sa mère, notre épistolière.

Comme beaucoup des lettres adressées aux XIV^e-XV^e siècles par des femmes à leur mari ou à leurs fils, celles de Dora traitent d'abord de problèmes prosaïques : gestion des domaines, approvisionnement de la famille, rapports avec les fermiers et les domestiques. Les femmes qui écrivent à des maris absents agissent comme intendants des domaines familiaux, elles sont maîtres d'ouvrage dans les constructions et les réparations en cours, surveillantes du travail de chacun. Quelques livres de comptes, pas toujours écrits par elles mais rédigés en leur nom par un fils ou un familier plus instruit de la maison, ont survécu et montrent le rôle d'administratrice des biens familiaux que, lorsqu'elles sont séparées de leur époux par son décès ou ses absences, elles sont obligées d'assumer.

Dora ne fait pas exception à la règle, et près de quatre sur dix des nouvelles que, durant le printemps 1381 elle donne à Francesco depuis leur domaine de Petriolo, proche de Florence, concernent les travaux des champs et les rapports avec les paysans qui exploitent leurs terres ou viennent y travailler ponctuellement. Un groupe important de nouvelles se rapporte aux provisions faites sur place, envoyées au mari et à des relations, ou à celles reçues de Francesco – qui, pour être représentant officiel de la commune à Pescia, n'en alimente pas moins sa famille en produits locaux et reçoit maintes requêtes de Dora dans ce sens. Les lettres de Dora sont riches en informations sur la santé de ceux qui vivent avec elle, jeunes enfants, fillettes et familiers, et en commentaires sur celles que lui donne son mari de sa propre santé ou de celle des fils qu'il a emmenés avec lui. Même si les garçons ainsi sortis des jupes de leur mère échappent à son regard, Dora n'en manifeste pas moins, par ses recommandations insistantes sur la nécessité de les « châtier », de les morigéner³², et de

³² « Bénis de ma part les garçons et gronde bien Jacopo pour qu'il ne se batte pas », ASF, DB, 49, lettre n°188 (21 avril 1381) ; « Je te demande de châtier nos fils », n°194 (19 mai) ; « Châtie les enfants et bénis-les de ma part », n°196 (23 mai).

leur éviter à qui le vin, à qui le lait quand il fait froid³³, qu'elle participe encore à leur éducation.

Mais le rôle de Dora ne se réduit pas à la sphère domestique. Sans qu'on puisse dire qu'elle serve aussi de secrétaire à son mari *in absentia*, on devine qu'elle suit les affaires fiscales du ménage³⁴ et n'est pas prise au dépourvu par la nécessité de produire un document. Au détour d'une anecdote on apprend ainsi qu'elle a osé mettre le nez dans les archives de son époux, quand d'aucuns sont venus lui demander de leur remettre un acte les concernant³⁵. Dans un premier temps, écrite-elle à son mari, elle ne les laisse pas chercher eux-mêmes le document mais fouille dans les écritures maritales, sans succès, avant de les autoriser à les feuilleter à leur tour, sans plus de résultat. L'incident est intéressant, car il signifie bien qu'elle est capable de lire des documents et de reconnaître le bon (ce qu'Alessandra détestait faire). Il dit aussi qu'elle a osé enfreindre les recommandations, encore répétées cinquante ans plus tard par Leon Battista Alberti, sur la nécessité d'écarter les femmes des affaires et des papiers de leurs époux.

Sait-elle pour autant écrire ? Est-ce bien elle qui tient la plume, le soir, enfin remise de ses innombrables tâches ménagères ? Peut-on l'imaginer, installée sous la loge devant la maison ou dans une pièce fraîche du bas, là où le maître reçoit d'ordinaire clients et dépendants, voire portant tabouret, tablette et encrier « dans le pré fauché »³⁶ ? Notons d'abord qu'il n'est pas resté, semble-t-il, de livre de comptes de sa main. Mais, à un premier examen de la graphie des

³³ « Gronde bien Borgognone pour qu'il ne boive pas de vin car les valets me disent que cela lui fait beaucoup de mal », ASF, DB, 49, n°194 (19 mai 1381) ; « Ne fais pas donner de lait à nos enfants avant la mi-mai, parce que si la température n'est pas chaude cela ne leur ferait aucun bien », n°183 (4 avril).

³⁴ ASF, DB, 49, n°186 (18 avril 1381) ; n°188 (21 avril) ; n°204 (13 juin).

³⁵ En l'occurrence, l'acte attestant leur citoyenneté : ASF, DB, 49, n°183 (4 avril 1381), n°188 (21 avril).

³⁶ « À San Biagio à heure de tierce » le 4 avril (n°183), « à l'Ave Maria » le 18 (n°186), « dans la chambre du rez-de-chaussée à 18 heures » le 21 (n°188), « après vêpres sous la loge » le 8 mai (n°191), « après l'Ave Maria dans la loge » le 19 (n°194), « jeudi après vêpres dans le pré fauché » le 13 juin (n°204), « à nones sous la loge » le 14 (n°205), « dans la salle du rez-de-chaussée mercredi matin » le 19 (n°207), « de nuit » (n°221).

lettres, il semble que celles du printemps 1381 soient écrites et signées de la même main, et que celle-ci soit sans ambiguïté la sienne (comme le signale l'épithète « ennemie » ajoutée d'une encre plus claire mais de la même plume à la souscription « Ta Dora » dans un moment de forte tension entre les époux³⁷). On peut donc écarter l'idée qu'un familier de la maison, ser Bernardo, qui suit Dora dans les villas de campagne et semble l'homme de confiance du ménage, ait pris la plume sous sa dictée³⁸.

On peut en inférer que le contenu et l'expression des sentiments qui agitent Dora relèvent bien d'une écriture autonome. Or les réactions aux tractations matrimoniales menées par Francesco, par l'entremise de son cousin Giovanni d'Amerigo, montrent qu'elle est blessée pour deux raisons. En célébrant, avant celles de sa propre fille Antonia, les noces de sa nièce par alliance, cette Caterina qu'elle a certes élevée mais qui aurait dû céder le pas à la première³⁹, il lui paraît que Francesco néglige sa propre fille. Par ailleurs, comme Giovanni d'Amerigo en avertit Francesco, le parti envisagé pour Antonia ne plaît pas du tout à Dora⁴⁰. Moins encore quand les choses se précisent pour Caterina et qu'on envisage la date des cérémonies.

Je crois sentir que la Dora est un peu affligée (*inmalinconita*) par cette affaire, quand elle voit qu'Antonia reste en plan, et qu'elle pense qu'Antonia n'assistera pas [au mariage] quand il se fera. Je crois aussi qu'Antonia quand elle verra la belle robe qu'on fait à Caterina sera affligée⁴¹.

La confection de ladite robe est confiée aux femmes dépendant de Francesco, qui décident du tissu et de la couleur, mais Dora s'enferme

³⁷ ASF, DB, 49, n°194, 19 mai 1381. L'addition « nimicha » à la souscription ordinaire, « per la Dora tua », faite d'une encre plus légère, est difficilement attribuable à une plume déléguée.

³⁸ Son titre, « ser », indique un clerc de plume ou d'église, sans doute le maître qui enseigne aux enfants auxquels il semble lié par des liens d'affection.

³⁹ Ne connaissant pas les dates de naissance des deux filles, je ne peux dire si le ressentiment de Dora est dû à une préséance d'âge entre elles ici bafouée, ou plutôt à la préséance de Francesco, né en 1329, sur son frère Borgognone, le défunt père de Caterina, né en 1330.

⁴⁰ Il s'agit d'une famille du Mugello, ASF, DB, 51, n°24 (20 février 1381).

⁴¹ ASF, DB, 51, n°9 (21 février 1381).

dans son refus de collaborer, car, comme le rapporte Giovanni à Francesco, à qui il demande d'intervenir,

il est vrai que Dora, que j'ai toujours tenue pour sage, agit de façon qui ne fait honneur ni à elle ni à nous, et qu'elle n'a voulu et ne veut pour rien au monde se mêler de ce qui touche à tout cela. Elle en a tant de chagrin et d'idées folles qu'elle ne fait que pleurer, elle dit que ta fille [Antonia] ne se mariera jamais et que tu ne t'en soucies pas, elle dit encore les choses les plus sottes que j'aie jamais entendues ; de sorte que toute ta famille s'en attriste...⁴²

Bref, Dora met des bâtons dans les roues⁴³. Mais en mars, elle « s'est résignée à de plus sains comportements et je crois qu'en femme sage elle a honte de ses sottes imaginations ». Mais, conclut Giovanni, « il faut les lui pardonner, car ce n'est ni la jalousie ni le vice qui l'inspirent mais l'amour maternel, dont bien peu de femmes savent se garder sans se fourvoyer »⁴⁴. Sur cette forte pensée, qui renvoie à maintes folles imaginations masculines anti-aristotéliennes quant à la supériorité de l'amour paternel sur le maternel⁴⁵, passons maintenant la parole à Dora.

Fin mars, quand Dora s'installe à la campagne⁴⁶, rien n'est encore conclu pour Antonia comme les amis et le cousin en informant Francesco : un parti envisagé ne se décide pas et son cadet qui « prendrait » volontiers Antonia ne veut pas passer avant le frère aîné, d'autres temporisent⁴⁷. Les lettres de Dora expriment son ressentiment d'être mise à l'écart des négociations, mais il s'y mêle aussi quelques soupçons sur la vie de son couple.

⁴² ASF, DB, 51, n°19 (24 février 1381).

⁴³ « ... et si Monna Dora faisait ce qu'elle devrait faire, les choses iraient comme elles le doivent », ASF, DB, 51, n°19 (24 février).

⁴⁴ ASF, DB, 51, n°16 (1^{er} mars 1381).

⁴⁵ Thème de débat depuis Aristote, et chez nombre de commentateurs du temps ; voir Klapisch-Zuber 2009.

⁴⁶ Selon une lettre signée B., probablement ser Bernardo, à Francesco en date du 23 mars 1381, ASF, DB, 51, n°8.

⁴⁷ Lettre de Marco di Giotto à Francesco di Jacopo, ASF, DB, 51, n°18 (21 mars 1381) ; de Giovanni d'Amerigo au même, n°12 (28 mars), n°28 (4 avril) ; d'Amerigo à son « père », n° 21 (22 avril).

Tu m'écris à propos d'Antonia, écrit-elle le 19 mai à Francesco, mais je crois que tu n'y penses guère [...] Tu m'écris que tu ne peux dormir la nuit parce que tu penses à Antonia, mais on me dit à moi que tu as une autre compagnie qui t'empêche de dormir et qu'Antonia n'est pas ce qui te tient éveillée

et c'est là qu'elle signe rageusement : « la Dora ton ennemie »⁴⁸ ! Son exaspération redouble quand elle apprend du cousin que les hommes Del Bene envisagent le mariage d'Antonia avec le fils de messire Andrea dei Bardi, un magnat ; leurs amis florentins s'inquiètent d'une telle alliance qui bafouent leurs sentiments de bons *popolani*, mais comme le dit l'un d'eux, « il faut bien faire les choses qui peuvent se faire, avec de pareilles marchandises⁴⁹ qu'on ne peut davantage conserver [*i.e.* à la maison] »⁵⁰. Selon ce que Dora écrit amèrement à son mari, elle aurait répondu, sarcastique, à Giovanni qu'elle « se satisfait de ce que toi [Francesco] et lui [Giovanni] faites, car, me semble-t-il, vous êtes si sages que vous n'avez pas besoin de me demander mon avis, toutefois je te prie de faire en sorte qu'Antonia ait de quoi vivre [...] »⁵¹. Et douze jours plus tard, elle revient sur ce qu'elle a dit à Giovanni : qu'ils agissent comme ils l'entendent, elle agréera ce qu'ils décideront, « bien que, me dit-on, ils [les Bardi] n'aient rien à manger ». Et puis, après avoir mentionné une action en justice avec un autre magnat, elle ajoute que « de cette manière, faisant alliance avec les grands, vous ne manquerez pas d'avoir des histoires »⁵². Les magnats ont certes de la noblesse, mais ils tirent souvent le diable par la queue et sont assez querelleurs⁵³. Monna Dora fait mouche.

⁴⁸ ASF, DB, 49, n°194 (19 mai 1381).

⁴⁹ Le terme est alors fréquemment employé pour désigner les filles à marier, à échanger sur la scène matrimoniale. Passé 18 ans, leur placement et leur vertu deviennent des problèmes lancinants dans les familles.

⁵⁰ « Bene mi piacerebbe più che voi parentassi con popolano, no' di meno si vole fare delle cose che si possono fare di sì fatte merchantie che no' si possono serbare », lettre de Branca Guidalotti à Francesco di Jacopo, ASF, DB, 51, n° 14 (24 mai 1381).

⁵¹ ASF, DB, 49, n°200 (1^{er} juin 1381).

⁵² ASF, DB, 49, n°204 (13 juin 1381).

⁵³ Klapisch-Zuber 2006.

Les reproches à Francesco ne s'arrêtent pas là. Si elle ne cesse de lui demander son avis sur les affaires domestiques, quand il lui répond, elle se plaint qu'il « lui écrive tant de choses d'un seul coup qu'il la fait tomber dans la 'mélancolie'. Ici on fait ce qu'on peut ». Et plus loin dans la même lettre, elle glisse une perfidie : « Il me semble qu'il est fort périlleux d'être ton ami, car tout tes amis meurent », avant de s'étendre sur un fait divers et, revenant sur le mariage d'Antonia, de demander à Francesco « de ne plus [m']écrire sur ce sujet et de ne plus m'en donner de 'mélancolie', car je suis satisfaite que les choses se fassent quand tu seras là »⁵⁴.

Les lettres qu'elle adresse, devenue veuve, à ses fils – Borgognone à Padoue en 1392, Messire Ricciardo à Bologne, qui a fait des études de droit et auquel elle donne respectueusement du « vous » en tant qu'aîné et docteur – comportent les habituelles notices sur les propriétés et la vie des champs et les nouvelles de la santé des uns et des autres. Avec l'âge, cependant, elle se montre plus engagée dans les contacts sociaux, recommandant tel ou tel à ses fils, plus soucieuse aussi du maintien des liens entre ses enfants dispersés de l'Émilie à la Vénétie. C'est ainsi qu'elle les encourage à se rendre visite les uns aux autres. Elle-même voyage encore pour visiter sa fille Ghetta mariée à Venise, son fils Ricciardo à Bologne. Elle s'éteint à Florence en 1401, entourée de ses fils et âgée d'une soixantaine d'années⁵⁵.

L'exclusion des tractations menées par les hommes et la soumission obligée à leurs décisions sont certes le lot des femmes et elles forment l'arrière-plan des reproches de Dora, mais elle les exprime avec une verdeur montrant qu'elle pense avoir son mot à dire. Ses réticences devant une alliance en dehors du milieu des « populaires », son déplaisir à voir rompre l'ordre normal des mariages entre « sœurs », sa bouderie quand il conviendrait qu'elle s'occupe de la robe de sa nièce, le soutien qu'on la devine accorder à sa fille jalouse de Caterina, tout cela, enrobé de sarcasmes et parfois arrosé de larmes, est fortement dit et écrit, d'une écriture au reste ferme et régulière. Qu'elle s'estime plus fidèle

⁵⁴ « Di fatti dell'Antonia, nonne scivar più e non me ne dare più malinchonia ch'io mi chontento che lle chose si faeno chosì tanto che ttu ci sia », ASF, DB, 49, n°205 (14 juin 1381).

⁵⁵ ASF, DB, 48, VI (30 janvier 1401).

que son mari non seulement au devoir conjugal mais à l'idéologie des familles *popolane*, qu'elle ait le sentiment que son administration des biens familiaux n'est pas reconnue à son juste titre, cela, y compris la signature « la Dora tua nimicha », ne pourrait guère être transmis par une plume déléguée ou le serait sans doute de façon plus voilée. Monna Dora prouve qu'en s'armant d'une plume, elle est plus qu'une comparse sur la scène familiale et sociale : une actrice et une partenaire – parfois rebelle.

Bibliographie

- AVARUCCI Giuseppe, BORRACCINI VERDUCCI Rosa Maria & Giammario BORRI (dir.), 1999, *Libro, scrittura, documento*, Spolète, Centro sull'alto Medioevo.
- BALESTRACCI Duccio, 1984, *La zappa e la retorica: memorie familiari di un contadino toscano del Quattrocento*, Florence, Salimbeni.
- , 2004, *Cilastro che sapeva leggere. Alfabetizzazione e istruzione nelle campagne toscane alla fine del Medioevo*, Ospedaletto, Pacini ed., coll. « Dentro il medioevo », 1.
- BÉRARD CAZALÉ Claude & Christiane KLAPISCH-ZUBER, 2004, « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59, p. 805-826.
- BRUCKER Gene A., 1980, *Firenze nel Rinascimento*, Florence, La Nuova Italia.
- CAFFIERO Marina & Manola Ida VENZO (dir.), 2007, *Scritture di donne. La memoria restituita*, atti del Convegno, Roma 22-23 marzo 2004, Rome, Viella.
- CHERAWATUK Karen & Ulrike WIETHAUS, 1993, « Introduction: Women writing letters in the Middle Ages », in K. CHERAWATUK & U. WIETHAUS (eds), *Dear sister. Medieval women and the epistolary genre*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 1-19.
- CONTINI Alessandra & Anna SCATTIGNO (dir.), 2005, *Carte di donne. Per un censimento regionale della scrittura delle donne dal XVI al XX secolo.*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura [Archivio per la memoria e la scrittura delle donne].
- CRABB Ann Morton, 2000, *The Strozzi of Florence. Widowhood and family solidarity in the Renaissance*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

- DOGLIO Maria Luisa, 1997, *Lettera e donna. Scrittura epistolare al femminile tra Quattrocento e Cinquecento*, Rome, Bolzoni.
- DOREN Alfred, 1927, *Alessandra Macinghi negli Strozzi. Briefe*, Jena, Eugen Diederichs.
- HAYEZ Jérôme, 2005, « La voix des morts ou la mine de données : deux siècles et demi d'édition des correspondances privées des XIII^e-XVI^e siècles », in Jérôme HAYEZ (dir.), *Le carteggio Datini et les correspondances pratiques des XIV^e-XVI^e siècles*, dossier des *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Âge*, 117/1, p. 257-304.
- HOSHINO Hidetoshi, 1966-1968, « Francesco di Jacopo del Bene, cittadino fiorentino del Trecento », *Annuario dell'Istituto giapponese di cultura*, IV, 1966-1967, p. 20-119, et V, 1967-1968, p. 111-190.
- HUBERT Marie-Clotilde, POULLE Emmanuel & Marc H. SMITH (dir.), 2000, *Le statut du scribe au Moyen Âge*, Actes du colloque de Cluny, 1998, Paris, École des Chartes.
- KLAPISCH-ZUBER Christiane, 1984, « Le chiavi fiorentine di Barbablù: l'apprendimento della lettura a Firenze nel XV secolo », *Quaderni storici*, 19, n°57, p. 765-792 ; version française « Les clefs florentines de Barbe-Bleue. L'apprentissage de la lecture », in Christiane KLAPISCH-ZUBER, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990, p. 309-330.
- , 2006, *Retour à la cité. Les magnats florentins, 1340-1440*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- , 2009, « Une filiation contestée : la lignée maternelle à Florence, XIV^e-XV^e siècles », in *La madre, Micrologus*, XVII, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, p. 361-377.
- KLEIN Francesca, 1988, « Del Bene, Francesco [di Jacopo di Francesco] » et « Del Bene, Jacopo » [di Francesco di Jacopo], in *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Enciclopedia italiana, 36, p. 338-340 et p. 342-343.
- MACINGHI NEGLI STROZZI Alessandra, 1877, *Lettere di una gentildonna fiorentina del secolo XV ai figli esuli*, éd. Cesare GUASTI, Florence, Sansoni. Réédition anastatique en 1972.
- , 1892, « Una lettera della Alessandra Machinghi negli Strozzi », éd. Isidoro DEL LUNGO, Florence, Carnesecchi.
- , 1987, *Tempo di affetti e di mercanti. Lettere ai figli esuli*, rééd. de l'éd. de Cesare GUASTI avec une introduction d'Angela BIANCHINI, Milan, Garzanti.
- Lettere di Margherita Datini 1974-1976* = *Le lettere di Margherita Datini a Francesco di Marco (1384-1410)*, éd. Valeria ROSATI, Prato, Cassa di risparmi e depositi, 1977 (Biblioteca dell'Archivio storico pratese, 2). (Édition CD-Rom, Archivio di Stato di Prato, 2002.)
- Lettere di Francesco Datini 1990* = *Le lettere di Francesco Datini alla moglie Margherita (1385-1410)*, éd. Elena CECCHI, Prato, Società pratese di storia patria.

- MARSINI S., 1988, « Del Bene, Bene » et « Del Bene, Francesco [di Bene] », in *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Enciclopedia italiana, 36, p. 333-334 et p. 336-338.
- MAZZEI ser Lapo, 1880, *Le lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV, con altre lettere e documenti*, 2 vol., Florence, Sansoni.
- MIGLIO Luisa, 1986, « L'altra metà della scrittura: scrivere il volgare (all'origine delle corsive mercantili) », *Scrittura e civiltà*, 10, p. 83-114.
- , 1989, « Leggere e scrivere il volgare. Sull'alfabetismo delle donne nella Toscana tardomedievale », in *Civiltà comunale, libro, scrittura, documento*, Gênes, Società ligure di storia patria, p. 355-383 ; réimpr. in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 57-76.
- , 1999, « Lettere dal monastero. Scrittura e cultura scritta nei conventi femminili toscani del Quattrocento », in Giuseppe AVARUCCI, Rosa Maria BORRACCINI VERDUCCI & Giammarco BORRI (dir.), *Libro, scrittura, documento*, Spolète, Centro sull'alto Medioevo ; réimpr. in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 103-131.
- , 1995, « Scrivere al femminile », in Armando PETRUCCI & F.M. GIMENO BLAY (dir.), *Escribir y leer en Occidente*, Valence, Universitat de València, p. 63-87 ; réimpr. in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 77-102.
- , 2000, « 'Perché ho charestia di chi scriva'. Delegati di scrittura in ambiente medico », in Marie-Clotilde HUBERT, Marie-Clotilde POULLE & Marc H. SMITH (dir.), *Le statut du scripteur au Moyen Âge*, Actes du colloque de Cluny, 1998, Paris, École des Chartes p. 193-215 ; réimpr. in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 133-162.
- , 2008, *Governare l'alfabeto. Donne, scrittura e libri nel Medioevo*, Rome, Viella.
- , 2008, « La scrittura epistolare femminile tra archivio e tipografia: continuità e cesure », in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 163-169.
- NICO OTTAVIANI Maria Grazia, 2006, « Me son missa a scriver questa lettera ». *Lettere e altre scritture femminili tra Umbria, Toscana e Marche nei secoli XV-XVI*, Naples, Liguori.
- ORIGO Iris, 1957, *The merchant of Prato, Francesco di Marco Datini*, Londres, Jonathan Cape ; trad. fr. *Le marchand de Prato, Francesco di Marco Datini*, Paris, Albin Michel, 1959.
- PETRUCCI Armando, 1979a, *Libro, scrittura e pubblico nel Rinascimento: guida storica e critica*, Rome, Laterza.
- , 1979b, « Note sulla scrittura di Angela Mellini », *Quaderni storici*, 41, p. 640-643.
- , 1988, « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *Annales. ESC*, 43, p. 823-847.
- PETRUCCI Armando & Luisa MIGLIO, 1988, « Alfabetizzazione e organizzazione scolastica nella Toscana del XIV secolo », in Sergio GENSINI (dir.), *La Toscana del sec. XIV. Caratteri di una civiltà regionale* (Atti del I. Convegno di storia sulla civiltà

del tardo Medio Evo, San Miniato, 1986), Pise, Pacini, p. 465-484; réimpr. in MIGLIO 2008, *Governare l'alfabeto*, p. 35-53.

PLEBANI Tiziana, 1999, « La corrispondenza nell'antico regime », in Gabriella ZARRI (dir.), *Per lettera. La scrittura epistolare femminile tra archivio e tipografia, sec. XV-XVII*, Rome, Viella, p. 43-78.

SALVADORI Patrizia, 1986, « La gestione di un casato. Il Carteggio di Lucrezia Tornabuoni dei Medici », *Memoria. Rivista di storia delle donne*, 18, p. 81-89.

SALVADORI Patrizia (dir.), 1993, *Lucrezia Tornabuoni, Lettere*, Florence, Olschki (*Istituto nazionale di storia sul Rinascimento. Studi e testi* 32).

ZARRI Gabriella (dir.), 1999, *Per lettera. La scrittura epistolare femminile tra archivio e tipografia, sec. XV-XVII*, Rome, Viella.